

Parcours d'exil :

Manjou, 33 ans

Pays d'origine : Burkina Faso

1. Les raisons du départ

Bonjour, je m'appelle Manjou et je viens du Burkina Faso. J'ai eu la chance de pouvoir faire des études universitaires dans mon pays et, il y a quelques années, après avoir terminé une licence chez moi, j'ai souhaité poursuivre mes études ailleurs et approfondir la matière par des cours de gestion.

Mon intention était de venir faire des études en Europe et de retourner ensuite chez moi pour exercer mon métier. Mais la vie en a décidé autrement. Lors de ma dernière année d'études, je suis tombée enceinte de mon petit ami de l'époque, lui aussi burkinabé. Et je suis donc restée en Belgique.

Au départ, je suis venue seule en Belgique et j'ai laissé toute ma famille au pays. Chez nous, la famille prend une grande place. La polygamie est encore fréquente au Burkina Faso et mon père a 4 femmes. C'est comme cela que nous étions 30 enfants à la maison. J'ai 15 frères et 14 sœurs.

Pendant que je préparais mon voyage, j'étais surtout occupée par tout ce qu'il me fallait organiser et je n'étais pas perturbée par le fait de quitter ma famille. C'est quand je me suis retrouvée dans l'avion que j'ai pris vraiment conscience que je partais réellement. Cela a été très dur pour moi à ce moment-là, quand je me suis rendu compte que je laissais ma famille en arrière.

Je ne pense pas que le fait que je suis une femme ait influencé ma décision. Je voulais faire des études. Homme ou femme, avec les mêmes ambitions, je serais partie de la même manière.

2. **Les chemins de l'exil**

Je cherchais une université dans un pays francophone, puisque c'est ma langue d'origine. J'avais ainsi le choix entre la France et la Belgique. Mais nous sommes une ancienne colonie française et donc, je ne voulais pas aller dans le pays qui nous avait colonisés. De plus, le système éducatif du Burkina Faso est calqué sur celui de la France et je souhaitais voir autre chose. J'ai donc choisi la Belgique. Et j'ai quitté ma patrie, ma famille. Pour le temps des études, pensais-je à l'époque.

Ni mon voyage ni mon arrivée en Belgique n'ont été vraiment compliqués car je m'étais déjà inscrite à l'université quand j'étais au Burkina Faso et j'avais déjà fait toutes les démarches pour le logement.

3. **Les conditions psychologiques de l'exil**

Je ne connaissais pas la Belgique et je n'avais aucune idée de ce que j'allais y trouver, ni comment on y vivait. Mais je cherchais du nouveau, je voulais connaître autre chose le temps de mes études. Je n'avais pas de soucis d'argent car ma famille finançait mes études. Je n'avais donc aucune peur à ce sujet. J'ai cependant travaillé à la poste en tant qu'étudiante.

Avant mon départ, je m'étais inscrite à l'U.L.B. à Bruxelles, mais je ne m'y suis pas du tout plu. Je n'aimais pas la ville, les contacts y étaient difficiles et je supportais mal ma solitude. J'y ai retrouvé quelques amis que je connaissais du Burkina Faso et qui étaient venus en Belgique avant moi, ils m'ont aidée un peu. Mais je me sentais quand même seule dans cette ville. Quand sont arrivées les vacances d'été, j'étais décidée à rentrer dans mon pays et à abandonner mon projet d'études complémentaires, mais ma famille a réussi à me remotiver pour recommencer ailleurs. Je me suis alors inscrite à l'université de Namur et je m'y suis sentie beaucoup mieux. J'ai donc terminé mes études. Mais je n'ai pas fait l'agrégation que j'en avais l'intention à la base, ni ne suis rentrée au pays comme je l'avais prévu au départ.

Plus tard, quand j'ai eu fini mes études et que, avec l'arrivée de mon premier fils, j'ai cherché du travail, j'ai trouvé assez facilement, deux ou trois mois tout au plus, à la poste où j'avais déjà fait mes preuves en tant qu'étudiante. Mais bien que j'aie un poste dans la gestion, je n'ai pas été engagée suivant mon niveau d'études.

4. Les chocs culturels

Je me souviens, quelques jours après mon arrivée, quand je suis entrée à l'université, ce qui m'a fait le plus grand choc, c'est de devoir manger des tartines à midi 😊. Chez nous, on mange chaud le matin, le midi et le soir, et j'en avais besoin. Je ne comprenais pas qu'on puisse ne pas manger chaud aux différents repas de la journée, et j'ai toujours du mal avec cela. Mais je n'avais pas le temps de rentrer manger chez moi entre les cours et, pour pouvoir manger chaud, j'ai commencé à acheter des frites, des dürüms, ... bref, à prendre du poids. J'ai commencé à manger tout ce que je ne voulais pas manger et cela m'énervait.

A part cela, j'ai été frappée par les différences de culture. En Belgique, c'est chacun pour soi. Les Belges sont solidaires, mais au travers de leurs impôts, pas de l'entraide qu'on peut s'apporter l'un à l'autre. Au Burkina Faso, nous n'avons pas d'aide sociale mais nous n'en avons pas tant besoin car nous ne sommes jamais seuls devant nos difficultés. La famille, les amis, tous nous partageons ce que nous avons, que ce soit les repas ou le reste.

Aussi, quand on croise les Belges dans la rue, c'est triste de voir comme c'est chacun pour soi. Plus encore en hiver où les gens sont encore plus renfermés sur eux-mêmes. Juste aux moments des fêtes de Noël où tout le monde a l'air plus joyeux, plus ouvert. Mais aux autres moments, ils sont plutôt fermés. En fait, les Belges qui sont le plus ouverts sont souvent ceux qui proviennent des plus basses classes sociales.

J'ai été bien sûr confrontée à du racisme, ça ne manque pas. Je me souviens d'un travail de groupe qu'on devait faire à l'université. Une amie africaine était arrivée en retard au cours et les groupes étaient déjà faits. Le professeur l'a mise d'office dans un groupe composé de 4 jeunes filles blanches. Elle n'arrivait pas à avoir les informations pour participer aux travaux du groupe. On ne lui communiquait pas les dates de rencontre, on ne l'avertissait pas que le travail était commencé, et elle a été toute surprise lorsque le travail de groupe a été remis au professeur, sans son nom. Elle s'est expliquée avec le professeur, qui a été fâché contre les autres membres du groupe.

En fait, de la discrimination, il y en a partout. Même entre africains, entre ethnies différentes. Faire de la discrimination fait partie de l'humain, mais je pensais que, dans une université, on était passé au-dessus de cela. Ce n'est malheureusement pas vrai.

5. Les rites de la mère patrie

Je suis en contact quasiment tous les jours avec ma famille, mes amies restées au pays, grâce surtout à internet et aux moyens de communication actuels. Je suis arrivée en 2008 et avant, j'y retournais régulièrement, pendant les vacances notamment. Mais depuis la naissance de mon premier fils, je n'y retourne plus ou presque. Mon fils est allergique aux moustiques et les moustiques d'Afrique sont autrement plus dangereux que ceux qu'on trouve ici.

Je suis un peu l'actualité du Burkina Faso, mais sans plus. Ceci dit, c'était déjà comme cela avant. Je n'ai jamais vraiment suivi l'actualité.

Je n'ai jamais ressenti de conflits particuliers entre mon désir d'intégration en Belgique et le maintien de certaines coutumes de mon pays d'origine. J'ai gardé une grande partie de mes habitudes alimentaires, mais pour le reste je me suis adaptée aux coutumes d'ici.

Je suis de religion musulmane mais au Burkina Faso, une partie des habitants est de religion musulmane et l'autre de religion chrétienne. Chez nous, les musulmans ont l'habitude d'aller chez les chrétiens participer aux fêtes chrétiennes et les chrétiens font pareil lors des fêtes musulmanes. Nous mélangeons les deux. Chez moi, on fait les fêtes musulmanes, mais on fête aussi Noël.

J'ai quitté le père de mon fils assez rapidement et suis depuis tombée amoureuse d'un nouveau compagnon, lui aussi africain. J'attends mon second enfant, je suis enceinte de 8 mois. Il est important pour moi d'apprendre à mes enfants à connaître les traditions du pays d'où ils viennent, de leur montrer les différences avec la Belgique. Les traditions de mon pays valent la peine d'être connues, même si toutes ne sont pas bonnes. Comme les mariages forcés par exemple.

J'apprends la religion musulmane à mon fils, et je ferai pareil pour le second, mais je ne l'oblige pas à tout suivre, vu son jeune âge. Ou, parfois, il ne sait pas qu'il ne suit pas les préceptes musulmans. Il sait qu'on ne mange pas de porc mais il prend le repas chaud de midi à l'école et quand c'est du porc, il en mange quand même sans savoir ce qu'il mange. Je laisse faire, ce n'est pas le plus important dans notre religion. Et comme cela, il ne se sent pas différent de ses camarades d'école. Plus tard, il décidera de lui-même. Je lui apprend également le respect envers les aînés notamment, car il me semble qu'il en manque ici.

Nous ne vivons pas, ma famille et moi, entre compatriotes. Nous nous intégrons dans la société dans laquelle nous avons choisi de vivre. Il y a de bonnes choses dans les deux, le tout est de faire le tri entre le bon et le mauvais et ne garder que le bon des deux.

6. Rêves et cauchemars

Quand j'ai quitté mon pays, je ne m'imaginai pas comment serait ma vie, car je ne connaissais pas du tout la Belgique. Je ne m'y sens pas mal. Cependant si j'ai la possibilité de retourner m'installer définitivement au Burkina Faso plus tard, je retournerai chez moi. Mais je veux d'abord que mes enfants grandissent et qu'ils aient pu faire des études, et éventuellement se réaliser en Belgique.

7. Les réactions de rejet

Il m'arrive de faire face à des réactions de rejet, à de la discrimination ou du racisme du fait que je suis africaine, et je suis alors indignée, mais je ne suis pas très réactive. Je garde tout en moi. Je garde mes distances, je n'affronte pas les gens qui me font sentir que, parce que je suis noire, je n'aurais pas ma place en Belgique.

Par contre, nous ne vivons pas dans un quartier plus spécifiquement habité par des africains, nous nous rapprochons au maximum des gens autour de nous, quelle que soit leur culture. Je suis venue en Belgique pour découvrir des choses nouvelles et pas pour rester entre compatriotes. J'ai pris aussi l'habitude de la mixité à l'université, même si là aussi, parfois, j'ai rencontré des gens discriminants.

Je participe un maximum à la vie locale. Avant la naissance des enfants, j'ai fait beaucoup de bénévolat. Chez SOS Faim, la Caravane de la Paix, le CNCD. Cela aide à se faire des contacts et à découvrir ce qu'il y a autour de nous.

8. L'accueil sur une terre d'exil

Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai surtout été aidée et accueillie par des amis venant de mon pays d'origine et déjà installés dans ce pays. Mais je n'ai pas vraiment eu de soucis à mon arrivée, étant donné que tout le processus d'inscription à l'université et de recherche d'un logement avait été fait depuis chez moi. Je souffrais juste de la solitude et ma famille me manquait.

Qu'est-ce que j'attends de mon pays d'accueil ? Comme tous les Belges je suppose. Participer à la vie en société et avoir la liberté de vivre ma vie.

Je me suis inscrite et j'ai voté lors des élections communales. C'est bien qu'on puisse avoir le choix de voter si on s'intéresse à ce qui nous entoure. Par contre, je ne crois pas qu'il faille laisser voter les étrangers aux élections régionales et fédérales. Ils risquent de ne pas penser au développement du pays, mais à des intérêts plus personnels. Et de voter pour un tel ou un tel parce qu'il est musulman, ou parce qu'il est noir, ou pour toute autre raison qui ne vient ni des programmes des partis politiques, ni de l'avenir de la Belgique.

9, L'exil... et après ?

Je veille à ce que mes enfants intègrent la culture du pays où ils vivent, tout en apprenant à connaître celle du pays de leurs parents. Mais je ne peux pas dire que je souhaite pour eux qu'ils aillent vivre au Burkina Faso plus tard. Cela dépend uniquement d'eux et de ce qu'ils veulent faire.

Ce que mon pays pourrait apporter de positif à la Belgique, c'est l'habitude du partage, le fait d'en faire une philosophie de vie. Et tout le côté plus social, le vivre ensemble. Mais rien d'autre. En tout cas pas, la situation des femmes. Au Burkina Faso, on vit encore sous le régime du patriarcat et les femmes n'ont aucun droit ou presque. Si je n'avais pas eu la chance d'avoir eu les parents que j'ai, jamais je n'aurais pu étudier, et encore moins venir compléter mon cursus en Europe.